

grand, si cela sort un peu des sentiers battus, c'est le signe d'un manque de jugement chez l'auteur. Quand certaines incapacités notoires, dont le rôle apparent est de faire et de défaire les réputations littéraires et autres, ont dit d'un homme : "Il manque de jugement," cet homme-là peut se pendre.

Avoir du jugement, au tribunal de ces intelligences-là, c'est savoir réaliser de l'argent. Ils en ont bien réalisé, eux, en mesurant du coton !... Or, comme la poésie ne rapporte guère que des dettes à l'éditeur et des dettes à l'auteur, il s'ensuit qu'un poète est un homme sans jugement.

A proprement parler, nous n'avons plus d'écrivains, nous n'avons que des journalistes. Ce gargantua, le journal, a avalé toute notre littérature.

Or, le journal tue l'art.

Le Canadien, quand il veut s'instruire dans les choses sérieuses, lit son journal ; quand il vise à devenir spirituel, il s'inspire de son journal ; veut-il couvrir d'injures son charretier et lui rendre des points sur la place publique, il puise son vocabulaire dans son journal : le journal à un ou deux sous est le pain quotidien de son intelligence. Qu'en résulte-il ? De ces énormités de goût dont la raison est épouvantée.

C'est dans son journal que l'habitant de Toronto a appris à considérer Hanlan comme une divinité ; c'est le journal qui donne le change à notre esprit français et lui fait prendre pour du sel de bon aloi un salmigondis d'injures ordurières.

C'est encore le journal qui nous vaut, à l'étranger, la réputation d'hommes les plus mal appris de l'un et l'autre hémisphère. Les jeunes gens qui lisent nos journaux ne rêvent qu'éreintements et applatissements ; ce qu'ils demandent, c'est un *ros-trum* politique pour y injurier un adversaire, un ami de famille, un honnête homme. Ce qu'on craindrait de dire entre quatre murs à un adversaire, on le lui hurle dans les journaux à la face du soleil. Et l'adversaire qui nous aurait souffleté partout ailleurs, se contente ici, et se glorifie de nous répondre sur un ton plus malsain encore.

A Dieu ne plaise que je veuille condamner le journalisme, cette institution désormais puissante comme le suffrage universel, nécessaire à l'égal de la vapeur.

Mais l'inspiration de l'artiste ne jaillit pas plus d'une promenade en train-éclair, que l'art ne profite d'une appréciation de reporter, ou d'une critique de journaliste en quête de matière pour remplir sa colonne.

Il faut de la gazette, mais pas trop n'en faut. Rappelons-nous surtout qu'un journaliste est presque toujours un partisan politique salarié, dont les jugements, par conséquent, se ressentent tous plus ou moins de l'influence du métal tout-puissant.

Je répète ce que j'ai dit plus haut, nous n'avons d'enthousiasme pour rien ni pour personne.

Un fait récent vient de prouver jusqu'à quel point nous pousseons l'indifférence pour tout ce qui touche aux beaux-arts et à la poésie.

L'illustre et malheureux Crémazie vient d'achever, sur la terre de l'exil, une existence consacrée, dans les beaux jours, lorsque le soleil du Saint-Laurent luisait sur son front inspiré, à célébrer nos gloires immortelles. Nul avant lui n'avait frappé le véritable diapason de notre poésie ; nul n'en a mieux connu toute la sonorité. Ses accents étaient les accents mêmes du génie de notre race ; l'âme de nos héros parlait dans ses vers. Aussi le Canada, d'une voix, nommait-il Crémazie son poète national. C'est tout dire.

Crémazie est mort.

Son glas a été à peine entendu de ceux aux oreilles desquels les éclats de son luth vibrent encore. Pas une voix ne s'est élevée pour assigner à l'illustre mort la place qu'il doit occuper parmi nos morts illustres.

Octave Crémazie, l'auteur du *Drapeau de Carillon*, n'a pas même de biographie, que dis-je ? il ne s'est pas trouvé dans toute la province de Québec un éditeur

assez *entreprenant* pour publier ses œuvres.

Quelques sonnets plus ou moins méritants, forment seuls sa couronne mortuaire.

Le Canada a perdu son poète national, c'est une perte irréparable ; un malheur plus grand encore le Canada n'a pas senti la perte qu'il a faite.

Ah ! si Hanlan, le rameur, fut mort dans des circonstances pareilles, ou simplement sur les bords du Tyne, quels gémissiments le *Globe* et le *Mail* n'auraient-ils pas poussés !... Tout Ontario porterait son deuil.

PASCAL POIRIER.

Ottawa, 10 novembre 1877.

BIOGRAPHIE

M. Joseph Aumond est mort à Ottawa, la semaine dernière, à l'âge de 69 ans. On lui a fait de belles funérailles et presque tous les journaux du pays ont eu de bonnes paroles pour sa mémoire.

M. Aumond était un des plus anciens citoyens d'Ottawa et l'homme le plus marquant parmi la population française de cette ville. Pendant près de quarante ans, il a été à la tête du commerce de bois sur la rivière Outaouais et de toutes les entreprises qui ont fait du petit Bytown d'autrefois la jolie ville d'aujourd'hui.

Devenu très-riche, il vivait largement et exerçait l'hospitalité avec la plus grande libéralité. Sa maison était le rendez-vous de tous les personnages distingués qui visitaient Ottawa ou y demeuraient. Députés, ministres et hommes d'affaires s'y rencontraient et n'y allaient jamais une fois sans y retourner.

Quoiqu'il n'eût pas beaucoup d'instruction, sa conversation et ses manières étaient agréables, sa compagnie recherchée. Doué d'une force et haute taille et d'une figure distinguée, son extérieur était imposant. C'était le type du Canadien d'autrefois, gai, généreux et aimant à s'amuser et à amuser les autres. Lorsque la bonne fortune lui devint infidèle, il ne perdit pas sa bonne humeur, il attendit le retour des affaires pour se relever. Mais il est mort avant d'avoir pu profiter des temps meilleurs.

M. Aumond était né à l'Assomption. A l'âge de 17 ans, il venait à Montréal et entra comme commis chez M. Bernard, riche marchand, qui l'envoyait peu de temps après prendre à Ottawa l'administration d'un dépôt considérable de marchandises. Il prenait bientôt lui-même à son compte, fit de bonnes affaires et se lança dans le commerce de bois.

M. Aumond a connu la capitale dans ses commencements, à cette époque fameuse où elle était le rendez-vous de tous les voyageurs, où on s'y battait du matin au soir et du soir au matin. Il fallait l'entendre raconter les histoires de ce temps-là. Homme de jugement et d'esprit, doux et bienveillant, il sut toujours se tenir à l'écart des querelles et vivre en bonne intelligence avec tout le monde.

M. Aumond faisait honneur à l'élément canadien-français dans une partie du pays où nos compatriotes n'occupent pas une position brillante sous le rapport des affaires et de la fortune. On aimait à le voir figurer avec tant d'avantage au milieu de tous ces grands et riches commerçants anglais et écossais qui ont fait la prospérité et la réputation d'Ottawa.

Il sera difficile à remplacer, et le vide que sa mort fait à Ottawa sera ressenti non-seulement par la population de cette ville, mais par tous ceux qui l'ont connu.

L.-O. D.

BIBLIOGRAPHIE

Petit mois des âmes — Méditations et prières pour le mois de novembre, par M. A. G., jolie brochure in 32 de 64 pages. Chez J.-B. ROLLAND & FILS, libraires-éditeurs, Nos. 12 et 14 rue Saint-Vincent. Prix : 5 cents franco, la douz. 40 cent.

Ce petit livre est précieux pour les âmes pieuses et dévouées au soulagement des âmes du Purgatoire.

UNE TARDIVE COLÈRE

Il manquait des défenseurs aux émeutiers irlandais de Québec, dont la conduite a été flétrie par toute la presse lors des troubles scandaleux du mois d'août. Cette lacune vient d'être remplie, un peu tardivement il est vrai, mais très-dignement. Le *Post* et le *True Witness*, après une hésitation de trois mois, se sont décidés à prendre sous leur haute protection les aimables individus qui ont causé la mort de deux hommes et qui ont tenu la ville de Québec dans l'émoi pendant plusieurs jours.

Ces deux feuilles passent pour les organes attitrés de la population irlandaise. Faut-il en conclure que celle-ci partage leur sentiment à l'égard des agitateurs québécois ? Ce serait une lourde responsabilité que nos concitoyens assumeraient, et nous aimons mieux croire que le *Post* et le *True Witness* n'ont parlé que pour leurs rédacteurs en cette circonstance, et que les Irlandais qui se respectent, c'est-à-dire la grande majorité, méprisent et désavouent les actes criminels de leurs compatriotes de la capitale.

Nous avons joint notre voix, dans le temps, à celle des autres journaux, pour condamner les agissements coupables et les prétentions insolentes des ouvriers irlandais. Nous avons protesté avec tout le monde contre des méfaits qui s'appelaient violation des lois, révolte contre les autorités, vol, tentative de meurtre, et meurtre même.

C'est ce qui nous vaut aujourd'hui l'ire de ces messieurs du *Post* et du *True Witness*, qui nous prennent individuellement à partie lorsque nous avons eu pour complices du crime qu'ils nous reprochent la plupart des journaux de la province français et anglais. Nous n'avons aucune objection à ce qu'il nous choisissent ainsi pour seul point de mire de leurs jolis traits. Seulement, nous nous serions attendu à moins de grossièreté de leur part. C'est dans un style de bas étage qu'ils nous témoignent leur rage. S'ils ont voulu par là nous provoquer, nous regrettons d'avoir à leur dire qu'ils se sont trompés d'adresse. Nous ne les suivrons pas dans cette voie. Nous préférons leur rendre hommage, les armes ne nous convenant pas du tout. L'entre-filet qu'ils nous ont adressé personnellement sent tellement son portefaix que nous n'y aurions même prêté aucune attention, n'était le caractère des pieuses feuilles qui le contiennent. Si ce morceau de haut goût, que ne désavouerait pas un gamin de profession, est du cru ordinaire de la rédaction, nous en faisons nos compliments en particulier au *True Witness*. Le voisin a fait du chemin depuis la mort de l'homme distingué qui fut le fondateur de l'établissement. Le crocheteur a remplacé le gentilhomme. C'est avec regret que nous constatons cette transformation, comme c'est avec surprise que nous découvrons chez notre saint confrère tant de sympathie pour des malfaiteurs et des émeutiers. Le *True Witness* trouve donc ses protégés bien dignes d'estime qu'il nous en veut tant pour les avoir dénoncés. Nous aurions cru plutôt qu'il se serait joint à nous pour les blâmer, et qu'il aurait cherché à dégager en cette occasion la responsabilité de la classe respectable de la population irlandaise, au lieu de se donner l'air d'endosser la conduite des agitateurs en prenant si chaleureusement leur défense.

Au reste, notre confrère peut se convaincre aisément, en relisant les autres journaux, que nous n'avons fait qu'exprimer le sentiment général dans l'article qu'il veut incriminer. C'était le devoir de la presse de protester contre ce scandale. Nous lui conseillons de céder, entre autres, aux numéros de l'*Eclair* et du *Courrier du Canada*, qui ont été beaucoup plus énergiques que nous. Nous verrons après cela, s'il refusera de reconnaître qu'il s'est fourvoyé en se faisant le vengeur isolé des émeutiers et en insultant des personnes qui n'ont d'autre tort que d'avoir soutenu la cause de l'ordre.

Quant aux airs dédaigneux de l'écrivain du *True Witness* à notre égard, nous

conseillons à ce capitaine Fracasse d'en rabattre. Il n'est que ridicule et grossier. Encore une fois, nous aurions dédaigné de répondre à sa brutale attaque, n'était le nom honorable du journal qui, par un étrange revirement des choses de ce monde, en est arrivé à subir la prose de pareils scribes.

Pour ce qui est de notre article du 15 août, nos lecteurs ont pu en juger, et leur témoignage vaut infiniment mieux à nos yeux que celui du rédacteur du *True Witness*, qui a tout l'air d'un homme qui se défend contre un bonnet qui lui va trop bien. Que le confrère en prenne son parti, les vérités que contient l'article en question à l'adresse d'une certaine classe d'Irlandais sont bien des vérités et sont admises par tout le public. Si un grand nombre de personnes se contentent de penser ce que nous avons dit sans le dire elles-mêmes, c'est qu'elles connaissent les mœurs de cette classe et qu'elles redouteraient, en s'en approchant, de recevoir des éclaboussures comme celles dont le *Post* et le *True Witness* essaient de nous couvrir.

A. GÉLINAS.

M. FABRE EN FRANCE

Un écrivain français fait dans le *Courrier du Soir* de Paris, l'éloge des correspondances que M. Fabre publie dans l'*Événement*. Ces éloges ne nous surprennent pas, car M. Fabre, s'il eût vécu en France, serait certainement devenu l'un des meilleurs écrivains de ce grand pays, mais il fait bon de voir de temps à autre l'un des nôtres apprécié à sa valeur dans notre ancienne mère-patrie par des hommes dont l'opinion fait loi. Voici ce que dit cet écrivain :

Nous ne sommes pas d'accord en tous points avec monsieur F... Frappé qu'il est des différences entre les deux sociétés, c'est le Canada qu'il accuse d'avoir changé. Cela ne doit pas être juste ; il nous paraît, au contraire, que c'est là-bas qu'est restée immuable l'ancienne France, tandis que dans la nôtre de grands changements se sont accomplis.

Il n'y a pas jusqu'au style de l'auteur qui ne soit de nature à nous le faire penser ainsi. Il est bien devenu tant soit peu européen ; il dit par exemple "au Canada" et non "en Canada" comme ses compatriotes ; mais il a une simplicité de tournures, un charme d'expression, un agrément de style qui vous transportent en plein dix-septième siècle.

Voici quelques mots de sa seconde lettre : il s'agit de Salins :

"Le monde qui fréquente cette station est fort comme il faut. Quant à la société de la ville, elle est des plus distinguées et des plus aimables. C'est un parfait modèle de cette société française sans égale dans le monde pour l'agrément du commerce et les grâces des manières."

Ne penseriez-vous pas lire les lettres de Mme de Sévigné ? Cette phrase est citée au hasard et sans choix. Le reste est à l'avenant, écrit de la même plume.

Mais quand il parle de la patrie, de la défense de Salins en 1870, ou du régiment qu'il y vient de voir passer, cet écrivain de Louis XIV se laisse enlever par un patriotisme ardent à l'égal de celui des hommes les plus chauds de 1792, et dont aucune considération politique n'entrave l'expression sur les bords libres du Saint-Laurent.

N'est-il pas triste que le pays de pareils Français soit ignoré chez nous ? Il y a quelque chose à faire et de vieux nœuds à resserrer. L'ouvrier, le paysan canadien sont plus heureux que les nôtres qui ont inspiré de la pitié au voyageur ; mais la vie intellectuelle fait défaut. Elle doit être française, car non-seulement l'anglais est inconnu des "habitants," mais l'*Événement* cite quelque part de singuliers contre-sens faits dans cette langue par ses collègues les journalistes.

Que nos auteurs s'efforcent donc de trouver outre l'Atlantique un débouché pour leurs écrits, déjà devenus plus populaires, grâce aux émigrants français partis depuis 1871. Échangeons nos journaux avec les leurs. Parlons de temps en temps du pays de ceux qui ont gardé du nôtre un touchant et pieux souvenir.

Et, comme il faut l'avouer, notre polémique est parfois un peu violente à Paris et davantage à Montréal, ne traitons ensemble que des sujets sur lesquels nous sommes d'accord. De Canadiens à Français, les discussions seraient malséantes. Si parfois, néanmoins, il s'en élève quelque une, que ce soit sur le ton amical de parents qui se retrouveraient après s'être longtemps perdus de vue.

Nous ne pouvons pas rétablir l'unité politique de la France ; mais il est aisé, avec la bonne volonté des deux côtés, de reformer au moins son unité littéraire.

L. B.